

Introduction

L'architecture et l'urbanisme des Trente Glorieuses en France sont rejetés, dans les années 1970, par une génération d'architectes et d'intellectuels qui veulent se démarquer de leurs prédécesseurs. En 1991, Michel Ragon, critique et militant engagé dans le renouvellement de la doctrine moderne¹, décrit l'architecture d'après-guerre comme « brimée par la tradition, par le poids d'une bureaucratie tyrannique, par le jeu des spéculateurs, par une concentration parisienne monstrueuse² ». Depuis trente ans, un mouvement de reconnaissance scientifique vient nuancer cette vision, dévoilant de nouveaux terrains d'investigation. Dans leurs publications, Jacques Lucan³, Joseph Abram et Gérard Monnier⁴ ont brossé le cadre historique de la seconde moitié du XX^e siècle en France jusqu'alors ignoré. Bruno Vayssière⁵ et d'autres dans son sillage⁶ se sont intéressés spécifiquement aux architectures et aux formes issues de la croissance. Anatole Kopp et Danièle Pauly⁷, puis Danièle Voldman⁸, ont livré les premiers éclairages sur la Reconstruction.

Il faut attendre les années 1980 pour voir une prise en compte de ce patrimoine architectural dans toute sa diversité. En 1987, Jean-Louis Cohen décrit la période des grands ensembles comme « un moment unique dans la constitution d'une culture de la production industrielle⁹ », insistant sur la fragilité de cet héritage singulier, déjà dénaturé par des campagnes successives de rénovation, sans qu'aucune investigation ne soit menée préalablement. Depuis, les édifices majeurs de la période ont progressivement été étudiés¹⁰, tandis que le contexte historique se dessine plus nettement¹¹. Avec le temps, d'autres types d'approches, typologiques ou thématiques, permettent d'inscrire la production bâtie de cette période dans une longue visée historique. C'est le cas des travaux que Christian Moley consacre au logement¹², ou de ceux, plus récemment, que Pierre Lebrun dédie aux églises¹³.

Même si la patrimonialisation de ces objets demeure une procédure délicate, la reconnaissance publique se fait à travers une amplification des mesures de classement et de protection, et des chantiers de restauration ou de transformation. Les recherches menées par Bernard Toulhier, en lien avec le travail d'inventaire des édifices modernes, participent de cette dynamique, alimentant des

publications¹⁴, tout comme les travaux de Gérard Monnier, à l'initiative de la création de Docomomo France en 1991. L'engagement de Joseph Abram pour la constitution du dossier Unesco de la ville du Havre aboutit à son inscription sur la liste du patrimoine mondial, illustrant la reconnaissance particulière attribuée à l'architecture de la Reconstruction et à la figure d'Auguste Perret (1874-1954). Néanmoins, ces processus relèguent certains parcours ou projets qui ne remplissent pas l'ensemble des critères d'éligibilité aux labels officiels. S'appuyant sur l'histoire établie, ils prolongent implicitement certaines discriminations établies par les militants du Mouvement moderne. Une forme de lucidité critique, condition importante pour l'étude et l'appropriation de ces patrimoines singuliers, guide notre démarche, cherchant à se distancier des frontières doctrinales établies par l'historiographie du XX^e siècle.

À ce titre, l'itinéraire de Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004) est digne d'intérêt. Cet Alsacien, né à Strasbourg en 1907, est le fils du célèbre artiste peintre régionaliste Gustave Stoskopf (1869-1944)¹⁵, figure incontournable de la scène culturelle alsacienne au début du XX^e siècle. Formé à l'École régionale d'architecture de Strasbourg puis à l'École nationale supérieure des beaux-arts, où il obtient, en 1933, le deuxième second grand prix de Rome, Stoskopf ne fait son entrée véritable sur la scène professionnelle qu'après la Seconde guerre mondiale. Nommé architecte en chef de la Reconstruction par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme (MRU), il est chargé de rebâtir des villages autour de Colmar, particulièrement meurtris par les combats de l'hiver 1944. Conjointement à ces chantiers où il développe une veine régionaliste, l'architecte participe à l'avènement des grands ensembles. Aux côtés de Jacques Henri-Labourdette (1915-2003)¹⁶, il devient l'un des maîtres d'œuvre privilégiés de la Société centrale immobilière de la Caisse des dépôts (SCIC), créée en 1954. À partir de 1955 et jusqu'au milieu des années 1970, l'essor de sa production, principalement orientée vers la construction d'ensembles de logements, est considérable, à tel point que l'architecte répartit son activité entre plusieurs bureaux à Colmar, Strasbourg et Paris. Au plus fort de sa carrière, il compte jusqu'à quatre-vingts collaborateurs. Ce grand patron signe, entre autres, la construction du grand ensemble de Créteil Mont-Mesly ainsi qu'une série de grands équipements privés en Alsace au fil des années 1960 et 1970. Cumulant la direction de ses agences avec des postes institutionnels, il occupe une position hégémonique durant les Trente Glorieuses en Alsace. Alors qu'il met un terme à sa carrière, Stoskopf, soucieux de sa postérité, dépose des fonds dans les différents centres d'archives de ses territoires d'activité et rédige une série de textes, pages de souvenirs, constituant un matériau riche pour l'historien. Figure de lien entre des périodes encore trop peu souvent réunies, celle de la Reconstruction et celle des grands ensembles, sa production affiche des expressions architecturales présumées antagonistes, le régionalisme et l'architecture de la croissance. Il occupe une place certaine dans l'histoire urbaine en France, étant à l'origine de la construction de plusieurs dizaines de milliers de logements. La diversité induite par cette position particulière constitue la source des questionnements de cet ouvrage¹⁷.



PREMIÈRE RÉCEPTION DE LA PRODUCTION BÂTIE STRASBOURGEOISE DES TRENTE GLORIEUSES

■ L'historiographie a, jusqu'ici, relativement ignoré le parcours de Stoskopf. Pourtant, en reconstituant la réception de la production architecturale strasbourgeoise des Trente Glorieuses dans les revues, l'Alsacien y tient une place importante¹⁸. Les sept titres de revues considérés présentent des ambitions et des modes de publications diverses. Certaines vérifient l'application vertueuse d'une doctrine – c'est le cas des colonnes sélectives de *L'Architecture d'Aujourd'hui*¹⁹ – et d'autres valorisent l'information spécialiste, comme *La Construction moderne*²⁰ ou *Urbanisme*²¹. Certains titres naissent lors de cette période, comme *L'Architecture française*, diffusée entre 1940 et 1975, et *Bâtir*, publié entre 1950 et 1975. Créée en 1941, sous l'Occupation, en même temps que les institutions qui préfigurent le MRU²², *Techniques et Architecture*²³ est la revue qui évoque le plus fréquemment les opérations strasbourgeoises.

Dans ces revues, l'architecture s'appréhende surtout grâce aux images et régulièrement, concernant la production locale, grâce à l'objectif de la photographe Alice Bommer (1923-2004). Les images publiées nourrissent une esthétique où l'efficacité technique et le chantier sont les paradigmes principaux de la modernité. La part consacrée aux réalisations strasbourgeoises dans ces revues apparaît plutôt restreinte vis-à-vis de l'intense production de la période. Parmi les soixante-dix noms relevés d'architectes œuvrant à Strasbourg entre 1945 et 1980, seul un petit nombre d'entre eux monopolise la scène médiatique²⁴. L'hégémonie

Figure 1.
Portrait de Charles-Gustave Stoskopf dans son agence, s. d. (vers 1960), photo Alice Bommer (coll. part.).

Figure 2.
Un grand ensemble construit par Stoskopf publié dans l'ouvrage de Bruno Vayssière, *Reconstruction, déconstruction : le hard french...*, sans que le lieu ou le nom de l'architecte soient mentionnés ; il pourrait s'agir de la cité de Poissy Beaugard.

de quelques architectes – tous formés durant l’entre-deux-guerres à l’École des beaux-arts – se répercute ainsi sur les publications professionnelles des années d’après-guerre. Outre Stoskopf et ses associés, François Herrenschmidt (1906-1992), fils d’une famille d’industriels alsaciens, est régulièrement mentionné. Ses projets affichent une esthétique moderne et sévère, à l’instar de sa cité universitaire²⁵, située au sud du quartier de l’Esplanade, à Strasbourg, dont le plan d’ensemble a été conçu par Stoskopf. Ses œuvres tardives, cosignées avec son fils Antoine Herrenschmidt (1941-2011), marquent davantage le paysage urbain en arborant une esthétique moins austère comme le monumental centre administratif de la place de l’Étoile (Strasbourg) en 1976. Influencés par l’architecture proliférante des années 1960, ils conçoivent le centre commercial Maison Rouge sur la place Kléber en 1978. Ils y réinterprètent, avec une certaine liberté, la tradition alsacienne, dans une attitude que l’architecte et critique Jacques Lucan remet en question²⁶.

Les revues reflètent la polarité parisienne qui structure le milieu professionnel de cette période. Bertrand Monnet (1910-1989), qui a étudié à l’École des beaux-arts, est nommé architecte en chef des monuments historiques en Alsace en 1944. Outre des chantiers délicats menés lors de la reconstruction de Strasbourg, il devient progressivement un autre mandarin de la scène locale. Sensible aux influences modernes, il signe la construction de nombreux édifices scolaires dans l’Est²⁷ et d’importantes institutions, notamment le premier Conseil de l’Europe²⁸, l’Union charbonnière rhénane²⁹ et le centre de recherches sur les macromolécules à Strasbourg³⁰. Pierre Vivien (1909-1999), ancien camarade de Stoskopf aux Beaux-Arts, qui a dirigé la reconstruction de Boulogne-sur-Mer, est chargé par Pierre Pflimlin (1907-2000), maire de Strasbourg, de l’élaboration du plan d’urbanisme directeur de la ville. Il s’implique dans les grands projets de la municipalité, en devenant le maître d’œuvre de certains édifices comme la faculté des lettres, implantée sur le campus de l’Esplanade³¹. Vivien est aussi en charge de l’étude de l’importante opération de la place des Halles³², vaste centre commercial et d’affaires à proximité du centre historique. Sa contribution majeure est la conception de la zone à urbaniser en priorité à Hautepierre, située entre les faubourgs ouest de Cronembourg et de Koenigshoffen³³, au nord de Strasbourg. Assisté de l’architecte Jean Dick (1927-2007), Vivien développe une conception novatrice basée sur l’établissement de onze mailles hexagonales devant initialement accueillir plus de trente mille habitants sur une surface de 230 hectares, soit le triple de l’étendue du quartier de l’Esplanade conçu par Stoskopf.

D’autres architectes, de notoriété nationale, passent aussi par Strasbourg le temps d’un ou plusieurs projets que la presse relaie. Claude Le Cœur (1906-1999), nommé à la Libération architecte en chef de la reconstruction à Strasbourg, est chargé d’étudier la construction de logements à Cronembourg : son étude très poussée est publiée en 1949³⁴ et en 1950³⁵, mais il quitte rapidement l’Alsace³⁶. Dans les années 1960, certains confrères viennent à l’occasion d’un concours ou la construction d’un équipement, comme l’architecte Maurice Novarina (1907-2002)³⁷. Deuxième second grand prix de Rome en 1928, Roger

Hummel (1900-1983) signe la réalisation d'un hôtel à l'expression fonctionnaliste situé place Saint-Pierre-le-Jeune³⁸. Il collabore également avec Stoskopf pour la conception du quartier de l'Esplanade, où il est en charge du secteur universitaire³⁹. Par ailleurs, en 1961, Paul Tournon (1881-1964), second grand prix de Rome en 1911, livre un élégant projet pour la Maison de la Radio⁴⁰, dont l'imposant décor mural est réalisé d'après des dessins du peintre Jean Lurçat (1892-1966). Dans le sillage de ces mandarins, toute une génération d'architectes locaux accède à la commande à partir du début des années 1950 en devenant architectes d'opération.

L'impact du seul projet de Beaudouin à Strasbourg, la cité Rotterdam, est considérable : le chantier est régulièrement évoqué dans *L'Architecture d'Aujourd'hui* et à la télévision⁴¹. L'emphase des commentaires des *Actualités françaises*, qualifiant les volumes de la cité de « nouvelles maisons », dépasse d'ailleurs largement celle des articles imprimés : « Les nouvelles maisons, à l'abri de la flèche de Strasbourg, portent déjà la même marque d'éternité⁴². » Les actualités prennent aussi le soin de montrer d'autres réalisations, dont certaines dues à Stoskopf, alors dans l'ombre de la cité Rotterdam. Les historiens s'emparent de la réalisation de Beaudouin comme point de départ principal d'une politique d'industrialisation du secteur de la construction : elle finit par éclipser un certain nombre d'autres réalisations, jugées moins décisives. La cité Rotterdam est le seul projet alsacien de cette période montré dans le guide d'architecture du XX^e siècle publié en 2000⁴³. Pourtant bien présent dans les publications et médias de l'époque, Stoskopf se voit banni, durant un certain temps, des rangs de l'historiographie tout comme en sont exclus les grands ensembles auxquels son action est fortement attachée. La réception nationale de ses œuvres est, en grande partie, liée aux stratégies de diffusion de la SCIC, son principal commanditaire ; nous étudierons plus loin les répercussions de ce lien étroit⁴⁴.

UNE APPARITION PROGRESSIVE DANS L'HISTORIOGRAPHIE ?

■ Stoskopf est, de son vivant, fêté régulièrement à Brumath, ville natale de son père et lieu de résidence familiale, grâce à des expositions anniversaires en 1987⁴⁵ et en 1997⁴⁶. Après sa disparition, certains amis ou défenseurs de la culture régionale⁴⁷ rendent hommage à ses multiples talents et n'hésitent pas à rassembler l'œuvre familiale comme un unique legs pour la défense de l'identité régionale :

« Gustave et Charles-Gustave Stoskopf incarnent ce que l'Alsace a de plus précieux : la fidélité à leurs racines. On retrouve dans l'œuvre des Stoskopf cette double appartenance assumée sans complexe. Leur histoire est exemplaire en ce qu'elle résume le génie créateur et l'amour de l'Alsace, la conscience d'une responsabilité face à l'histoire⁴⁸. »

L'histoire locale restitue sa place à Stoskopf en s'attachant principalement à son rôle dans le relèvement des villages autour de Colmar après 1945. Francis Lichtlé, érudit et élu local de la commune d'Ammerschwih, publie plusieurs ouvrages sur l'histoire de ces localités, dans lesquels l'architecte est mentionné,

sans être central⁴⁹. La reconnaissance du milieu universitaire, particulièrement des historiens de l'Alsace, est également amorcée. Des travaux abordent la Reconstruction et l'itinéraire de certains des maîtres d'œuvre de cette période, comme Charles Treiber (1899-1963)⁵⁰. Mathias Treffot est l'un des rares à avoir exploité les fonds d'archives de Stoskopf déposés aux archives départementales du Haut-Rhin⁵¹. Cependant, ces approches n'abordent pas tous les enjeux portés par ce patrimoine, notamment les aspects liés au développement de la construction de masse en Alsace dès les années 1950, et se concentrent sur les reconstructions rurales. L'action de Stoskopf dépasse pourtant très vite ce cadre. Le paysage doctrinal de la Reconstruction française se compose d'attitudes diverses cherchant l'équilibre entre trois paramètres : classicisme, modernité et régionalisme, comme l'a résumé Gilles Plum⁵². La notion d'îlot marque encore fortement cette période de « modernisation raisonnable⁵³ ». Stoskopf, peut-être parce que son action s'inscrit simultanément dans toutes ces catégories, est absent des premiers ouvrages sérieux sur la Reconstruction, ceux de Kopp⁵⁴ et de Voldman⁵⁵, et même celui plus récemment publié par Abram⁵⁶. Il n'est pas mentionné non plus dans les ouvrages consacrés au régionalisme, comme celui de Jean-Claude Vigato⁵⁷.

La reconnaissance du milieu scientifique envers l'architecture des Trente Glorieuses, et plus particulièrement celle des grands ensembles, a été amorcée dans les années 1980. Le travail pionnier de Bruno Vayssière jette un regard neuf, parfois ambigu, sur l'architecture dénigrée des années 1950 en tant qu'esthétique singulière, fortement liée aux évolutions politiques et techniques⁵⁸. Plusieurs clichés d'opérations signées Stoskopf illustrent son ouvrage, sans que son nom soit toujours mentionné (*fig. 2*). Depuis, cette histoire est régulièrement approfondie, parallèlement à celle des processus de transformation des grands ensembles⁵⁹. Dans le champ de l'histoire urbaine, le contexte politique et administratif a été esquissé par Danièle Voldman et Annie Fourcault⁶⁰. Des opérations de Stoskopf sont présentes dans des ouvrages qui s'attachent aux caractéristiques formelles⁶¹ ou au consensus sociopolitique qui préside à la naissance des grands ensembles⁶². Plus récemment, l'architecture d'opérations emblématiques de cette période est éclairée par une publication⁶³ dont Stoskopf est cette fois-ci absent.

La production de Stoskopf souffre d'une double discrimination. Tout d'abord, son action est profondément liée à l'histoire de son principal commanditaire, la SCIC, cible d'attaques virulentes, notamment de la part de Françoise Choay⁶⁴ ou dans les colonnes des revues⁶⁵. Par ailleurs, Stoskopf est prix de Rome, atout incontestable dans sa carrière et en même temps handicap pour sa reconnaissance dans les décennies d'après-guerre, marquées par la volonté de liquider l'héritage académique français. L'architecte Pierre Dufau, formé lui aussi à l'École des beaux-arts et premier second grand prix en 1938, confesse d'ailleurs à ce sujet : « nous nous faisons un certain nombre d'ennemis automatiques⁶⁶ ». L'histoire de l'architecture a longtemps été marquée par cette empreinte idéologique. Dans son ouvrage engagé notamment dans la défense des protagonistes du Team X⁶⁷, Maurice Besset fustige ainsi les architectes issus des Beaux-Arts :

« Le monopole de l'enseignement se prolonge en effet par un vaste système de domaines réservés. Tout au long de sa carrière, l'architecte a à compter avec l'influence, officielle ou occulte, des patrons de l'école et de ses plus purs produits, les prix de Rome. Un petit nombre d'agences monstrueusement gonflées, dont les patrons chargés d'honneurs et de fonctions rémunératrices ne se soucient guère de risquer leur situation dans l'aventure d'une quelconque recherche, drainent la quasi-totalité des programmes importants⁶⁸. »

Cette vision – au sein de laquelle les coupures institutionnelles et doctrinales se superposent parfaitement – se prolonge à travers l'historiographie, d'autres auteurs perpétuant la sévérité de ce jugement. Néanmoins, à mesure qu'avance l'éclairage historique sur la période, ces frontières se nuancent, faisant émerger des lignes de force transversales et poreuses. Ainsi, en 1992, deux chercheurs s'intéressent au parcours de douze architectes de la même génération, tous nés entre 1905 et 1916 et diplômés au milieu des années 1930⁶⁹. Leur travail se fonde sur des entretiens avec ces architectes et restitue de petites biographies, dont celle de Stoskopf. De son côté, Jacques Lucan mentionne à plusieurs reprises la production de l'architecte. Dès 1978, pour la revue *AMC*, il souligne la prééminence de Stoskopf sur le milieu local jusqu'à la fin des années 1970, moment où une nouvelle génération commence à émerger :

« Des années de la Reconstruction aux années 1970, quelques architectes ont dominé la scène strasbourgeoise : Gustave Stoskopf d'abord, grand prix de Rome, architecte en chef de nombreux grands ensembles, architecte en chef de l'Esplanade, mais aussi architecte qui reconstruit à l'identique certains villages alsaciens⁷⁰. »

Plus récemment, Lucan a mis en lumière la dualité de la production de l'Alsacien, tiraillée entre ses reconstructions soucieuses du pittoresque et ses grands ensembles, jugés « parmi les plus rigides⁷¹ ». Le projet d'Ammerschwihl illustre la section de l'ouvrage consacrée à l'histoire de la Reconstruction. L'image – un schéma présentant l'état antérieur et l'état reconstruit d'un îlot – est une reprise de celle publiée initialement par Stoskopf dans *Saisons d'Alsace*⁷² et dans *Techniques et Architecture*⁷³ (fig. 32). En 2010, Paul Landauer livre une première étude fournie se focalisant sur la stratégie de développement de la SCIC, en tant que commanditaire de premier plan⁷⁴. L'auteur y resitue le rôle de Stoskopf, « intercesseur entre la tradition régionale et les tendances modernes⁷⁵ » auprès de cet organisme, parmi d'autres architectes comme Jacques Henri-Labourdette (1915-2003), Jean Duthilleul (1913-2010) et Jean Dubuisson (1914-2011). Landauer et Lucan pointent ce qu'ils jugent être la dualité de l'œuvre de Stoskopf, oscillant entre régionalisme et modernité. Ainsi, depuis trente ans, l'Alsacien apparaît en pointillé dans l'historiographie, mentionné tantôt pour son apport à la Reconstruction, tantôt au développement des grands ensembles. Si les sources d'études sont accessibles, la réception scientifique de l'œuvre se fait attendre, le parcours singulier de Stoskopf échappant aux délimitations historiques traditionnelles. Sa production se situe probablement dans d'autres champs que ceux

de l'histoire articulée autour d'œuvres iconiques ou de trajectoires héroïques. Néanmoins, de nouvelles figures commencent à être explorées. À côté des monographies⁷⁶, les approches biographiques se multiplient, intégrant les nombreuses dimensions relatives à l'étude d'une production architecturale et d'une trajectoire professionnelle. En introduction de sa thèse consacrée à l'architecte André Lurçat (1894-1970), Jean-Louis Cohen rappelle combien sont encore rares les travaux biographiques sur des architectes du XX^e siècle⁷⁷. Depuis, la tendance biographique s'est amplifiée avec, entre autres, la thèse de Simon Texier sur Georges-Henri Pingusson (1894-1978)⁷⁸ et celle de Nathalie Roulleau sur André Hermant (1908-1978)⁷⁹. La biographie de Marcel Lods par Pieter Uyttenhove⁸⁰ est un travail fouillé, accompagné d'une véritable réflexion sur le genre lui-même⁸¹. De son côté, Danièle Voldman retrace l'itinéraire de Fernand Pouillon (1912-1986) à travers un récit⁸² dans lequel elle dépeint le milieu professionnel de cet architecte hors norme. Signe de l'émergence de ce champ, plusieurs thèses biographiques sont en cours d'élaboration et des publications éclairent des parcours méconnus comme celui de l'architecte Georges Maillols (1913-1998), qui a particulièrement marqué le paysage rennais⁸³. Précisant les contours d'une époque comme ceux d'un patrimoine ignoré, notre étude a pour objectif d'éclairer la production de Stoskopf, acteur majeur de l'arène professionnelle des Trente Glorieuses. Notre travail ambitionne ainsi de nourrir l'histoire car, comme l'a souligné justement Claude Mignot : « Une pure monographie d'architecte serait aveugle ; mais une histoire de l'architecture sans noms et sans œuvres d'architectes singuliers est vide⁸⁴. »

LES TRACES D'UNE ACTIVITÉ, ENTRE MASSE DOCUMENTAIRE ET TÉMOIGNAGES

■ Au cours de sa carrière, Stoskopf répartit son activité entre plusieurs bureaux qu'il ouvre et dirige à Colmar, Strasbourg et Paris, en fonction d'opportunités professionnelles. Dans les années 1980, l'architecte verse ses archives dans chacune de ces trois villes, reflétant ainsi la structure de son parcours⁸⁵. Les documents conservés aux archives départementales du Bas-Rhin⁸⁶ se divisent en deux fonds. D'une part, des archives personnelles rassemblant soixante-dix dossiers concernant des épisodes divers de sa carrière. Ils contiennent pour la plupart une note de quelques pages, consignnant les souvenirs de l'architecte sur le thème abordé. Ainsi Stoskopf a-t-il rédigé une cinquantaine de textes, représentant plus de 250 pages, entre 1977 et 1984. Chapitres désordonnés de ses mémoires, ces précieux témoignages sont souvent accompagnés de dessins, d'éléments de correspondance, de coupures de presse et de photographies. D'autre part, les archives de l'agence strasbourgeoise, bien plus importantes en quantité, regroupent les dossiers de l'activité de Stoskopf, Fleischmann, Offner et Oehler, entre 1950 et 1981. La centaine de projets dénombrés dans ce fonds est principalement située dans l'agglomération strasbourgeoise⁸⁷ et concerne essentiellement des opérations de logements de grande envergure. Cependant, la représentation de la production entre 1950 et 1957 demeure lacunaire⁸⁸. Ce

fonds d'agence est constitué de sources manuscrites et graphiques ; on y trouve des documents administratifs, des plans techniques réalisés par les bureaux d'études ou les entreprises ainsi que des plans d'architecte, sous forme de calques originaux ou reproductions de grandes dimensions. La représentation perspective est rare au sein de ces documents à l'expression normalisée et systématique, la dimension des supports reflétant l'échelle considérable de certaines opérations. Même si l'intérêt des dossiers est variable, la récurrence de certains types de documents dessine de manière nette l'histoire de la production du bureau strasbourgeois, dans ses aspects administratifs, techniques et formels.

Le fonds déposé aux archives départementales du Haut-Rhin, relativement conséquent⁸⁹, concerne l'activité menée par Stoskopf dans le Haut-Rhin depuis la Reconstruction jusqu'aux années 1980. Il reflète ainsi, comme les fonds bas-rhinois, une grande variété d'opérations. Les bureaux colmariens répartissent leur activité sur soixante-quatorze communes et sont à l'origine d'environ trois cent cinquante projets, de nature et de taille très variées. On dénombre cent soixante et un projets de l'agence réalisés à Colmar, allant de l'opération de 500 logements jusqu'à l'aménagement d'un petit commerce. Les documents consultés, similaires à ceux du Bas-Rhin, se répartissent entre sources écrites et graphiques. Cependant, le fonds présente une plus grande hétérogénéité dans ses supports et sa qualité et recèle même quelques dossiers sur la gestion administrative des bureaux⁹⁰. La diversité du fonds et les difficultés de manipulation, liées à son mode de classement, illustrent la complexité et l'évolution de l'organisation professionnelle de Stoskopf à Colmar. Très présent au moment de la Reconstruction, il s'efface au profit de Michel Porte (1922-1979) : cet associé prend le dessus sur les commandes au cours des années 1970 et développe sa propre activité indépendamment⁹¹. Les documents relatifs aux projets réalisés par les bureaux colmariens à Belfort ont été déposés aux archives départementales du territoire de Belfort⁹².

Les traces de l'activité parisienne de Stoskopf n'ont malheureusement pas été aussi bien conservées, les archives de l'agence parisienne ayant été en partie détruites⁹³. Ainsi, il faut mobiliser des sources éparées pour la reconstituer. Au Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle, on trouve quelques documents originaux, illustrant surtout l'habileté graphique de l'architecte⁹⁴. Par ailleurs, quelques boîtes d'archives regroupent des documents concernant des projets situés à Créteil Mont-Mesly, réalisés entre 1959 et 1976. Les dossiers concernant les opérations menées à Créteil entre 1957 et 1971 sont en réalité majoritairement conservés aux archives municipales de la commune. En effet, la faible importance du fonds au Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle ne reflète en rien l'immense production de Stoskopf en région parisienne. L'inexistence de véritables archives de la SCIC complique d'ailleurs notre tâche comme l'établissement de l'histoire de cet organisme⁹⁵, malgré une première étude fournie sur le sujet⁹⁶. Exploitant un fonds d'archives relativement limité conservé à la Caisse des dépôts et consignations et mobilisant le témoignage de l'ancien directeur de la SCIC, Léon-Paul Leroy (1915-2001), et celui de Stoskopf, Landauer a mis

au jour les ambitions portées par un groupe d'hommes qui révolutionnent les modes de construction des banlieues françaises. Parmi les archives étudiées, un fonds photographique conséquent donne une bonne vision des caractéristiques initiales de ces réalisations. Les clichés originaux de chantiers, et surtout des réalisations achevées, sont généralement signés par deux photographes attirés, Jean Biaugeaud et Yves Guillemaut.

D'autres sources ont été mobilisées en complément du dépouillement de ces archives. D'une part, l'exploration des sources imprimées a permis de recenser cent cinquante publications entre 1932 et 2013, dont certaines évoquent des projets complètement absents des fonds de l'architecte. Tout d'abord, certains travaux de Stoskopf en tant qu'étudiant à l'École des beaux-arts ont fait l'objet de publications avant guerre, les resituant ainsi parmi ceux de ses camarades⁹⁷. L'Alsacien est aussi présent dans la presse professionnelle – les revues d'architecture et d'urbanisme – et régionale entre 1954 et 1962. On peut ainsi appréhender la façon dont ses projets sont alors diffusés, argumentés et valorisés. Ce corpus de sources imprimées brosse l'arrière-plan de la production française et internationale en remplaçant Stoskopf parmi ses pairs⁹⁸. D'autre part, des sources orales⁹⁹ ont été mobilisées afin d'éclairer la biographie et le fonctionnement des équipes qui gravitent autour de lui. Plusieurs entretiens entre 2010 et 2013 avec Nicolas Stoskopf, son fils, ont permis de recueillir des informations importantes sur l'histoire familiale¹⁰⁰. Un entretien avec Pierre Haas, fils de Pierre-Jules Haas (1905-1991), a permis d'appréhender le parcours de ce compagnon de route de la Reconstruction. La rencontre avec Sabine Bromberger, fille adoptive de Walter Oehler (1917-2003), principal associé strasbourgeois de Stoskopf, a permis de situer l'univers personnel de cet homme dans la maison qu'il a bâtie à Obernai (*fig. 93*). Des rencontres avec d'anciens associés ou employés se sont avérées extrêmement fructueuses. Par ailleurs, Michel Marot, grand prix de Rome en 1954, a dépeint, lors d'un entretien, le milieu architectural des années 1950 et 1960 et évoqué la personnalité de Stoskopf. Ces conversations ne sont pas retranscrites *in extenso* mais sont convoquées, ponctuellement, au fil des pages, donnant du relief à l'analyse.

La masse archivistique envisagée, au-delà de sa quantité, présente une variété de supports contrariant parfois la volonté d'une recherche systématique. Parmi la diversité des sources exploitées, l'importance cruciale du matériau visuel – graphique, photographique, bâti – nourrit la démarche. Par ailleurs, certaines dimensions sont apparues comme primordiales au fil des recherches : l'aspect collectif de l'œuvre, les mandats institutionnels de l'architecte en lien avec sa production bâtie et, enfin, la permanence d'un certain nombre d'héritages et d'influences manifestes. Outre la variété des registres d'expression de cette production, nous avons recensé six cents projets aux dimensions extrêmement variées, sur une période qui s'étend de 1925 à 1981. L'ampleur de la production est d'autant plus considérable que seulement 5 % environ de l'ensemble des projets dénombrés n'ont pas été réalisés¹⁰¹. Le logement individuel et le logement collectif représentent chacun 25 % des projets relevés¹⁰². Mais en réalité, la part

du logement collectif est tout à fait prédominante au sein de la production de l'architecte. Au total, elle représente près de 45 000 logements, dont une grande part a été produite pour le compte de la SCIC (environ 90 %). Si ce promoteur se prévaut d'avoir construit 414 996 logements entre 1954 et 1981, c'est 16 % de cet ensemble qui l'a été avec le concours de l'architecte¹⁰³.

CONSTRUIRE UNE BIOGRAPHIE D'ARCHITECTE, À LA CROISÉE DE DIMENSIONS MULTIPLES

■ Au cours du XX^e siècle, le genre biographique a été remis fondamentalement en question, notamment par Michel Foucault¹⁰⁴ et Pierre Bourdieu¹⁰⁵, qui dénoncent chacun son manque de scientificité. Les questionnements qu'ils introduisent autour de la validité des notions d'auteur interrogent le rôle de l'architecte en tant qu'agent et créateur autonome¹⁰⁶. Après une période de crise durant les années 1970, le regain de la biographie signe ainsi le retour particulier de la biographie d'architecte, voire son émergence comme genre autonome. Dans le sillage des critiques sévères de Foucault et de Bourdieu, puis d'un nouvel intérêt à la fin du XX^e siècle, François Dosse livre une étude fouillée et dépassionnée sur la question¹⁰⁷. Selon lui, l'historien doit se questionner sur ses propres ambitions. Le retour aux sources, la remise en situation dans le contexte historique permettent d'éviter en partie l'écueil que constitue la volonté de juger ou de venger une figure singulière. La biographie court aussi le risque de restituer une linéarité artificielle, résultat de la toute-puissance du biographe, ou de penser le sujet ou le contexte comme des éléments figés. Dosse prolonge ainsi les réflexions de Giovanni Levi¹⁰⁸ : la biographie peut être un lieu fécond d'interrogation des interstices entre normes et pratiques, entre individuel et collectif. En effet, comme le souligne Antoine Prost, la biographie « cherche moins à déterminer l'influence de l'individu sur les événements qu'à comprendre, à travers lui, l'interférence de logique et l'articulation de réseaux complémentaires¹⁰⁹ ». Notre entreprise, inscrite dans cette perspective mesurée, tente de cerner les enjeux d'un parcours et d'une production singulière : comment, pourquoi et jusqu'où cette œuvre se développe ? En quoi est-elle exceptionnelle ou alors la simple illustration d'une époque¹¹⁰ ?

La tâche du biographe est ici complexifiée puisqu'au-delà d'un unique parcours individuel, une œuvre est considérée, démultipliant les questionnements. Les aspects symboliques, sociaux, culturels et matériels afférents à une production architecturale supposent d'appréhender d'autres dimensions que la simple chronologie d'une trajectoire vécue¹¹¹. Le caractère collectif de la production architecturale, souvent portée par une équipe, est généralement peu traité par les historiens, faute de sources. La figure de l'architecte lui-même révèle aussi une grande multiplicité : « À la fois artiste, technicien, intellectuel, homme d'affaires, manager, acteur social... l'architecte se laisse-t-il saisir facilement ? Une œuvre d'architecture n'est pas, seulement, une œuvre de l'esprit¹¹². » Deux questions s'entremêlent ici : l'influence du contexte social sur l'acteur mais aussi les liens entre l'acteur et sa production complexifient l'approche. Les

œuvres elles-mêmes interrogent la définition de l'auteur ainsi que les valeurs et actions collectives qui y aboutissent. Notre étude porte ainsi l'ambition de croiser deux approches traditionnellement opposées en histoire de l'architecture, celle qui ne s'attache qu'aux œuvres, et l'autre qui ne s'attache qu'au contexte. Personnage héroïque ou écho d'un milieu plus vaste? Cette question tiraille le genre biographique¹¹³. La focalisation sur un personnage peut parfois relever des deux catégories, oscillant entre caractère exceptionnel ou plus représentatif. Stoskopf relève là aussi d'un double statut : hors norme et hégémonique sur le plan local, il s'inscrit nationalement parmi les mandarins, dans un milieu professionnel relativement caractéristique de son époque.

Les modèles méthodologiques en la matière semblent aussi diversifiés que les figures explorées. Dans certains travaux, l'analyse des œuvres est parfois laissée de côté par rapport à l'importance du récit biographique ou au développement d'une thèse transversale, qui occupent le premier plan. C'est le cas chez Pieter Uyttenhove¹¹⁴ ou Danièle Voldman¹¹⁵. Pour son ouvrage sur Marcel Lods (1891-1978), Uyttenhove développe le concept d'action afin de relier l'individu à l'œuvre produite : « Le problème dont souffre l'histoire de l'architecture est celui de ne point s'intéresser à l'action même des protagonistes mais de s'occuper de l'œuvre comme objet et résidu intentionnels de leur action¹¹⁶. » L'œuvre et la biographie de Lods sont présentes en annexes, comme pour distancier la réflexion du corpus d'études. Les travaux de Jean-Louis Cohen¹¹⁷ ou de Jean-Baptiste Minnaert¹¹⁸ sont des exemples qui équilibrent individuel et contextuel, vie et œuvre, chronologie et approche thématique au sein d'une même étude. Chaque ouvrage propose un dosage particulier qui laisse plus ou moins la parole aux œuvres architecturales. À travers leur présentation et analyse, elles peuvent renseigner la biographie sans l'étouffer sous le poids d'un contexte. Comme le souligne Henri Zerner, la méthode demeure *in fine* artisanale : « J'ai peur qu'il n'y ait pas une bonne doctrine, une méthode, une façon sûre d'écrire l'histoire de l'art, et que nous soyons condamnés au bricolage¹¹⁹. »

La difficulté de saisir le personnage de l'architecte tient au phénomène singulier du processus de conception¹²⁰. À ce titre, les écrits d'architectes constituent une source féconde, particulièrement dans la perspective biographique. La nature des relations entre les textes d'un architecte et sa production bâtie interroge le biographe. Simon Texier appuie sa démarche sur la mise en relation entre les textes de Pingusson et ses archives, reflets de son œuvre¹²¹. Notre travail a ici l'opportunité de pouvoir s'appuyer sur le point de vue du créateur lui-même, développé à travers de nombreux écrits théoriques, fictionnels ou autobiographiques. Mais quelle place leur donner? L'homme de l'art y forge sa légende, établit sa version des faits. Il faut replacer cette parole par rapport à la production en évitant de la survaloriser¹²². Homme de plume comme Pingusson ou Pouillon, Stoskopf tente d'écrire sa propre histoire, personnifiant sa production¹²³ et livrant un matériau aux historiens. L'intérêt de son discours réside aussi dans la distance et la relation qu'il peut entretenir avec son œuvre. Notre étude fait ainsi exister un corpus de textes jusque-là épars et en donne les

premiers éclairages. En confrontant cette forme d'autobiographie à la réception historiographique des œuvres, nous souhaitons en révéler la complexité.

Notre méthode cherche aussi à questionner la production bâtie : l'enquête sur la vie et l'œuvre de l'architecte, fondée sur l'étude des sources traditionnelles de l'historien, s'enrichit en effet du regard et des outils de l'architecte. L'analyse des édifices participe ainsi du processus d'historicisation en inscrivant la conception des édifices au sein d'un champ embrassant des dimensions multiples. L'ambition est de considérer les aspects urbains, matériels et techniques, esthétiques, stylistiques, distributifs et sociaux des exemples étudiés. L'examen de la production de Stoskopf fait apparaître des sources d'inspiration et des filiations diverses. En premier lieu, l'architecte cultive un attachement à ses racines alsaciennes, à travers ses écrits et sa production. L'objectif de notre recherche est notamment d'explorer la manière dont persiste l'héritage paternel, régulièrement revendiqué, et de mesurer le poids de cette filiation naturelle. En second lieu, l'importance de sa formation est une autre clé de compréhension de son parcours. Au-delà de ce double attachement persistant, il s'agit d'interroger le rapport de Stoskopf à la modernité et d'évaluer comment l'expression de celle-ci s'articule avec le régionalisme.

L'objet de notre étude est également de saisir les bouleversements qui modifient les échelles d'intervention des architectes dans la seconde moitié du XX^e siècle et la nature du discours de Stoskopf face à ces bouleversements. Au vu de l'étendue des prérogatives qui lui sont dévolues au cours de sa carrière, son histoire professionnelle constitue une piste importante de questionnements, le passage du mode artisanal à un mode capitaliste moderne caractérisant l'évolution de la profession à cette période¹²⁴. Face à la croissance et à la masse de commandes que cela entraîne, Stoskopf recrute ses équipes. Dans chaque ville et département d'exercice, il ouvre des bureaux et s'adjoit des associés différents, au sein d'une structure pyramidale. Retracer les itinéraires individuels des membres de ses équipes permettrait de comprendre le fonctionnement d'une agence – ou des agences œuvrant derrière un nom unique –, thème peu retenu par les historiens pour comprendre l'action des architectes de cette période. En filigrane de ces questions, une posture singulière d'architecte se dessine. La mise en relation des sources graphiques, écrites et orales porte l'ambition de brosser le portrait d'un homme, auteur d'une production considérable, figure singulière, omniprésente et échappant par bien des aspects à une vision monolithique. Architecte et artiste, homme d'affaires et rêveur, séducteur et sévère, alsacien et parisien, conciliant et rigide, régionaliste et moderne ; les paradoxes du personnage traversent sa vie comme son œuvre. Au regard des classifications de l'histoire de l'architecture, il est singulier. Notre travail, explorant un territoire archivistique vierge, se pose comme objectif principal d'évaluer le patrimoine que constitue potentiellement sa production et de repositionner celle-ci au sein de l'histoire générale de l'architecture du XX^e siècle.

Ainsi, trois aspects fondamentaux prennent, tour à tour, le premier plan de notre récit : l'homme, sa production et, enfin, les conceptions à l'origine de

celle-ci. La première partie est consacrée au parcours biographique de l'architecte, scindé en quatre chapitres chronologiques qui ouvrent un certain nombre d'interrogations. La deuxième partie se concentre sur l'analyse ciblée de quelques projets en raison de leur caractère emblématique ou exceptionnel. Sélectionner quelques opérations pour en représenter plus de six cents est une gageure : sept projets ont été retenus et sont regroupés en trois chapitres thématiques et chronologiques à la fois. Plusieurs éléments nous paraissent devoir être considérés pour chaque analyse : le contexte historique, la genèse du projet et, enfin, sa réception. Ceci permet de dresser un vaste panorama de la production, jalonné par ces analyses architecturales fouillées. La dernière partie de l'ouvrage revient sur les questionnements thématiques qui traversent les deux premières parties. L'ambition est d'articuler ici les méthodes de la biographie et celles de l'analyse monographique d'édifices. À cette fin, trois chapitres distincts révèlent les grandes lignes de force de la production de l'architecte.

Pour illustrer ce récit, une sélection limitée d'images, en grande partie des clichés montrant les opérations dans leur état originel, permet de dresser un panorama de la diversité de cette production. Quelques illustrations complémentaires en couleurs donnent un aperçu de l'état actuel de certaines réalisations. Dès lors, le renvoi aux illustrations est de deux types, faisant référence soit aux images placées dans le corps du texte (*fig. xx*), soit à celles du cahier couleur (*CC, fig. xx*). Les dessins et réalisations retenus, sauf indication contraire, sont signés par Stoskopf et ses associés. En annexe, outre la présentation des sources de cette recherche, le lecteur trouvera un dictionnaire des personnalités majeures citées dans le texte, une liste des projets ainsi qu'un *personalia* rassemblant des informations concernant le parcours de l'architecte.

Notes

1. Voir R. LEEMAN et H. JANNIÈRE, *Michel Ragon : critique d'art et d'architecture*, Rennes, PUR, 2013, 312 p.
2. M. RAGON, *De Brasilia au post-modernisme, 1940-1991*, Paris, Casterman, 1991, p. 117.
3. J. LUCAN, *Architecture en France, 1940-2000 : histoire et théories*, Paris, éd. du Moniteur, 2001, 375 p.
4. J. ABRAM et G. MONNIER, *L'Architecture moderne en France*, t. II : *Du chaos à la croissance, 1940-1966*, Paris, Picard, 1999, 327 p.
5. B. VAYSSIÈRE, *Reconstruction, déconstruction : le hard french ou l'architecture française des Trente Glorieuses*, Paris, Picard, 1988, 327 p.
6. G. MONNIER et R. KLEIN, *Les Années ZUP : architectures de la croissance, 1960-1973*, Paris, Picard, 2002, 301 p.
7. A. KOPP, F. BOUCHER et D. PAULY, *L'Architecture de la Reconstruction en France : 1945-1953*, Paris, éd. du Moniteur, 1982, 188 p.
8. D. VOLDMAN, *La Reconstruction des villes françaises de 1940 à 1954 : histoire d'une politique*, Paris, L'Harmattan, 1997, 487 p.
9. J.-L. COHEN, « Une modernité vulnérable, l'architecture de l'après-guerre », dans *Les Enjeux du patrimoine architectural du XX^e siècle* (actes du colloque, couvent de la Tourette, juin 1987), Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 1988, p. 93.

10. E. HENRY, direction générale des Patrimoines (dir.), *Les Grands Ensembles : une architecture du XX^e siècle*, Paris, Carré, 2011, 255 p.
11. Voir G. LE GOULLON, *Les Grands Ensembles en France : genèse d'une politique publique, 1945-1962*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2014, 355 p. Voir aussi C. CANTEUX, *Filmer les grands ensembles : villes rêvées, villes introuvables*, Paris, Créaphis, 2014, 375 p.
12. C. MOLEY, *L'Architecture du logement : culture et logiques d'une norme héritée*, Paris, Anthropos, 1998, 334 p.
13. P. LEBRUN, *Le Temps des églises mobiles : l'architecture religieuse des Trente Glorieuses*, Paris, Infolio, 2011, 345 p.
14. B. TOULIER (dir.), *Mille monuments du XX^e siècle en France : le patrimoine protégé au titre des monuments historiques*, Paris, éd. du Patrimoine, 1997, 416 p. Voir aussi B. TOULIER et F. LOYER, *Architecture et patrimoine du XX^e siècle en France*, Paris, éd. du Patrimoine, 1999, 356 p.
15. C.-G. STOSKOPF et N. STOSKOPF, *Gustave Stoskopf, le peintre : 1869-1944*, Colmar, Alsatia, 1976, 217 p.
16. Voir le dictionnaire des personnalités p. 300.
17. La thèse a été soutenue à Strasbourg le 25 septembre 2014 devant un jury composé de Anne-Marie Châtelet, professeure à l'ENSAS, directrice de thèse, Simon Texier, professeur à l'université de Picardie, rapporteur et président du jury, Pieter Uyttenhove, professeur à l'université de Gand, rapporteur, Michaël Darin, professeur à l'ENSAS, François Igersheim, professeure émérite à l'université de Strasbourg, et Paul Landauer, maître-assistant à l'École d'architecture, de la ville et des territoires de Marne-la-Vallée. G. BOLLE, *Un acteur de la scène professionnelle des Trente Glorieuses, de la Reconstruction aux grands ensembles : l'architecte alsacien Charles-Gustave Stoskopf (1907-2004)*, université de Strasbourg, 2014, vol. 1, 465 p.
18. Le corpus envisagé est ici restreint aux articles concernant des projets strasbourgeois présentés dans des périodiques entre 1945 et 1978. Voir G. BOLLE, « Les Trente Glorieuses à Strasbourg dans les revues d'architecture et d'urbanisme », *Source(s), cahier de l'équipe de recherche ARCHE (Arts, civilisation et histoire de l'Europe)*, n° 3, 2013, p. 65-86. On recense un numéro d'*Architecture Mouvement Continuité (AMC)*, un de *Bâtir*, cinq de *La Construction moderne*, un de *L'Architecture française*, neuf de *L'Architecture d'Aujourd'hui (LAA)*, dix de *Techniques et Architecture (T&A)* et, enfin, cinq numéros de la revue *Urbanisme*. Trois numéros de la revue *Saisons d'Alsace* complètent cette sélection.
19. Fondée en 1930, *L'Architecture d'Aujourd'hui (LAA)* est dirigée par l'architecte André Bloc (1896-1966), proche des théories du Mouvement moderne. Voir H. JANNIÈRE, *Politiques éditoriales et architecture moderne : l'émergence de nouvelles revues en France et Italie (1923-1939)*, Paris, Arguments, 2002, 377 p.
20. *La Construction moderne*, fondée en 1885 par l'ingénieur Paul Planat (1839-1911), relaie les réalisations issues d'un courant moderniste tempéré pendant l'entre-deux-guerres puis devient, après 1945, une revue d'information professionnelle moins attachée à une école particulière.
21. La revue *Urbanisme* est fondée en 1931 sous l'égide de la Société française des urbanistes. Voir, à ce propos, J.-P. FREY et A. FOURCAUT, « *L'Urbanisme en quête de revues* », dans *La Belle Époque des revues, 1880-1914* (actes du colloque tenu à l'abbaye d'Ardenne), Caen, IMEC, 2002, p. 285-304.
22. Voir D. VOLDMAN, *La Reconstruction des villes...*, *op. cit.*
23. Elle est fondée notamment par l'architecte André Hermant (1908-1978), qui y diffuse les théories de son maître Auguste Perret.
24. Stoskopf et son associé W. Oehler sont parmi les plus cités (huit projets, seize articles), ainsi que leur confrère alsacien F. Herrenschmidt (sept projets, huit articles). À leurs côtés, on retrouve les Parisiens comme Bertrand Monnet (sept projets, dix articles) ou

- encore E. Beaudouin (six articles consacrés à la cité Rotterdam). Voir le dictionnaire des personnalités p. 300.
25. « La cité universitaire », *Bâtir*, n° 67, mai 1957, p. 28-30.
 26. J. LUCAN, « Strasbourg, dossier », *AMC*, n° 47, déc. 1978, p. 65-84.
 27. B. MONNET, « Groupes scolaires, écoles maternelles et enfantines en Alsace et en Moselle », *T&A*, n° 3, 1955, p. 60-63.
 28. « Les bâtiments semi-permanents du Conseil de l'Europe à Strasbourg », *L'AA*, n° 38, déc. 1951, p. 86-89.
 29. « Siège de l'Union charbonnière rhénane à Strasbourg », *L'AA*, n° 62, nov. 1955, p. 93.
 30. « Le centre de recherches sur les macromolécules à Strasbourg », *L'AA*, n° 6, avril 1956, p. 62-63.
 31. « Faculté des lettres de Strasbourg. P. Vivien architecte », *T&A*, n° 2, février 1963, p. 156.
 32. « Strasbourg, opération place des Halles », *Urbanisme*, n°s 120-121, 1970, p. 120.
 33. « Un urbanisme nouveau à Strasbourg: HautePierre; la place des Halles », *Saisons d'Alsace*, n° 35, 1970, p. 320-331.
 34. C. LE CŒUR, « Étude d'un nouveau quartier d'habitation à Strasbourg », *T&A*, n°s 3-4, 1949, p. 43.
 35. C. LE CŒUR, « Strasbourg », *L'AA*, n° 32, nov. 1950, p. 86-88. Voir aussi *id.*, « Esquisse pour une unité de voisinage à Strasbourg », *Urbanisme*, n° 12, 1950, p. 28-31.
 36. J. ALLEGRET et F. ACCORSI, « Claude Le Cœur », dans *Trajectoires professionnelles: douze témoignages d'architectes*, Paris, Bureau de la recherche architecturale, 1992. Il s'agit des architectes M. Berry, P. Bourlier, A. Bruyère, P. Duclos, A. Gonnot, R. Hulot, P. Kopf, J. Lauffray, C. Le Cœur, R. Lisch, J. Tournier et C.-G. Stoskopf. Voir également les fonds de l'architecte conservés aux Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle, fonds 204IFA.
 37. « Concours pour un stade nautique à Strasbourg », *L'AA*, n° 97, 1961, p. 42.
 38. « À Strasbourg, le Sofitel », *La Construction moderne*, n°s 4-5, 1964, p. 42-51.
 39. « Université de Strasbourg: R. Hummel architecte en chef », *T&A*, n° 2, février 1963, p. 153-155.
 40. « La Maison de la Radio », *La Construction moderne*, n° 1, 1960, p. 27-37.
 41. « Reconstruction de l'Alsace », diffusé le 13 nov. 1952, et « Strasbourg grandit », diffusé le 9 sept. 1954, *Actualités françaises*, archives INA.
 42. « Maisons d'Alsace », diffusé le 1^{er} janvier 1954, *Actualités françaises*, archives INA.
 43. B. LEMOINE, *Guide d'architecture: France, XX^e siècle*, Paris, Picard, 2000, 350 p.
 44. Voir la place de l'architecte dans la stratégie de communication de la SCIC, p. 93.
 45. « Trois générations de Stoskopf, une grande famille brumathoise », 16 oct.-3 nov. 1987 (exposition, soirées théâtrales et conférences), cat. exp., Brumath, 1987, 16 p.
 46. Exposition « C.-G. Stoskopf, l'architecte, le peintre, l'écrivain », cat. exp., Brumath, 1997, 24 p.
 47. M. STRAIBER, « Hommage à Charles-Gustave Stoskopf », *Revue alsacienne de littérature*, n° 61, 1998, p. 81-82. Voir aussi G. ANDRÈS, « In memoriam: mon ami C.-G. Stoskopf », *Almanach Saint-Joseph*, 2013, p. 85-88.
 48. C. ROEDERER, « In memoriam: Charles-Gustave Stoskopf (1904-2004) », *L'Écrivain d'Alsace, de Lorraine et du territoire de Belfort*, n° 82, 2004, p. 7-8.
 49. Voir F. LICHTLÉ, 44-45, *l'hiver de la désolation: aux portes de Colmar*, Strasbourg, Contades, 1988, 157 p.; *id.*, « La reconstruction d'Ammerschwihr de 1945 à 1956 », *Annuaire – quatre sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss*, n° 11, 1995, p. 3-13; *id.*, « Il y a 50 ans...: un aspect de la reconstruction d'Ammerschwihr: la société coopérative de reconstruction 1948-1961 », *ibid.*, n° 14, 1998, p. 57-60; *id.*, *Et elle renaît de ses cendres... La reconstruction d'Ammerschwihr: 1945-1961*, J. D. Reber, 2005, 103 p.
 50. F. METZ, *Charles Treiber (1899-1963)*, mémoire de master, F. Igersheim (dir.), Strasbourg, 2007.

51. M. TREFFOT, *Unis pour rebâtir, communes et particuliers, urbanistes, architectes et entrepreneurs: la reconstruction des villages détruits de la poche de Colmar, Ammerschwihir, Mittelwihir et Sigolsheim (1945-1958)*, mémoire de master, F. Igersheim (dir.), Strasbourg, 2007. Voir aussi M.-N. DENIS, « La reconstruction des villages alsaciens: après la Seconde guerre mondiale », *Revue des sciences sociales*, n° 47, 2012, p. 174-179.
52. G. PLUM, *L'Architecture de la Reconstruction*, Paris, N. Chaudun, 2011, 287 p.
53. A. KOPP, F. BOUCHER et D. PAULY, *L'Architecture de la Reconstruction...*, *op. cit.*
54. *Ibid.*
55. D. VOLDMAN, *La Reconstruction des villes françaises...*, *op. cit.*
56. J. ABRAM et G. MONNIER, *L'Architecture moderne en France...*, *op. cit.*
57. J.-C. VIGATO, *L'Architecture régionaliste: France, 1890-1950*, Paris, Norma, 1994, 390 p.
58. B. VAYSSIÈRE, *Reconstruction, déconstruction...*, *op. cit.*
59. E. AMOUGOU, *Les Grands Ensembles: un patrimoine paradoxal*, Paris, L'Harmattan, 2006, 175 p.
60. A. FOURCAUT, « Trois discours, une politique? », *Urbanisme*, n° 322, février 2002, p. 39-44.
61. J.-P. FORTIN, *Grands ensembles, l'espace et ses raisons*, Paris, PUCA, 2001, 112 p.
62. F. TOMAS, J.-N. BLANC et M. BONILLA, *Les Grands Ensembles: une histoire qui continue...*, Saint-Étienne, université de Saint-Étienne, 2003, 260 p.
63. E. HENRY, direction générale des Patrimoines (dir.), *Les Grands Ensembles...*, *op. cit.*
64. F. CHOAY, « Cité jardin ou cage à lapin? », *France-Observateur*, 4 juin 1959.
65. « Les "grandes réalisations": dispersion, médiocrité », *L'AA*, n° 88, mars 1960, p. 7.
66. P. DUFAU, *Un architecte qui voulait être architecte*, Paris, Londreys, 1989, p. 41.
67. Le Team X est le nom d'un groupe de jeunes architectes (les Néerlandais Jacob Bakema et Aldo Van Eyck, l'Italien Giancarlo De Carlo, les Français Georges Candilis et Shadrach Woods, les Anglais Alison et Peter Smithson), réunis dans une volonté de critique du Mouvement moderne et de la doctrine des CIAM. M. RISSELADA et D. VAN DEN HEUVEL, *Team 10: 1953-1981*, Rotterdam, Nai Publishers, 2005, 368 p.
68. M. BESSET, *New French Architecture = Nouvelle architecture française*, Teufen, A. Niggli, 1967, 236 p.
69. J. ALLEGRET et F. ACCORSI, « Gustave Stoskopf », *op. cit.*, p. 127-157.
70. J. LUCAN, « Strasbourg, dossier », art. cité, p. 78.
71. J. LUCAN, *Architecture en France...*, *op. cit.*, p. 46.
72. C.-G. STOSKOPF, « Reconstruire », *Saisons d'Alsace*, n° 4, 1949, p. 369-371.
73. C.-G. STOSKOPF, « Ammerschwihir, de la cité détruite à la ville de demain », *T&A*, n°s 3-4, 1949, p. 56.
74. P. LANDAUER, *L'Invention du grand ensemble: la Caisse des dépôts maître d'ouvrage*, Paris, Picard, 2010, 288 p.
75. *Ibid.*
76. Voir par exemple R. KLEIN, « La cité de l'Étoile », dans E. HENRY, direction générale des Patrimoines (dir.), *Les Grands Ensembles...*, *op. cit.*, p. 29-38.
77. J.-L. COHEN, *L'Architecture d'André Lurçat (1894-1970): autocritique d'un moderne*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1985, p. 33.
78. Voir la publication issue de son travail de thèse. S. TEXIER, *Georges-Henri Pingusson: architecte, 1894-1978. La poétique pour doctrine*, Verdier, 2006, 371 p.
79. N. ROULLEAU, *André Hermant, architecte et urbaniste*, thèse de doctorat, C. Massu (dir.), Aix-Marseille, 1998.
80. P. UYTENHOVE, *Marcel Lods: action, architecture, histoire*, Paris, Verdier, 2009, 490 p.
81. P. UYTENHOVE, « Qu'importe qui conçoit? Questionnement sur la monographie d'architecte », *Perspective. Revue de l'INHA*, n° 4, 2006, p. 585-605.
82. D. VOLDMAN, *Fernand Pouillon, architecte*, Paris, Payot, 2006, 362 p.

83. J.-Y. ANDRIEUX et S. LETONDU (dir.), *Georges Maillols architecte*, Rennes, PUR, 2013, 247 p.
84. C. MIGNOT, « La monographie d'architecte à l'époque moderne en France et en Italie : esquisse d'historiographie comparée », *Perspective. Revue de l'INHA*, n° 4, 2006, p. 633.
85. Pour une cartographie détaillée de la production de Stoskopf ainsi qu'un répertoire complet de ses œuvres, voir les annexes du manuscrit original de la thèse, G. BOLLE, *Un acteur... , op. cit.*, (vol. 2 : annexes). Voir aussi la liste des sources archivistiques, p. 319.
86. Les fonds sont issus d'un dépôt effectué en 1987 par Stoskopf et ses associés, représentent au total 128 mètres linéaires de stockage. ADBR, fonds 60 J (archives personnelles) et fonds 67 J (archives professionnelles, de 67 J 1 à 67 J 1627).
87. En dehors de Strasbourg, quelques communes à l'extérieur de l'agglomération sont représentées de façon récurrente : Brumath, Betschdorf et Sélestat.
88. Les principaux manques concernent des opérations strasbourgeoises : la cité du quai des Belges et celle du quai des Alpes réalisées entre 1950 et 1957, l'immeuble *La Résidence* construit en 1957, l'immeuble du boulevard d'Anvers réalisé entre 1956 et 1960, qui abritait les bureaux de l'agence Stoskopf. Ces lacunes peuvent être partiellement comblées grâce aux archives de la police du bâtiment aux archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg (AVES).
89. Fruit d'un don de l'architecte en 1986, le fonds, répertorié sous les cotes 34 J 1 à 2354, représente 106 mètres linéaires de boîtes d'archives et 207 rouleaux ; ADHR, fonds G. S., 34 J.
90. Voir ADHR, fonds G. S., 34 J 134, 34 J 136 et 34 J 1380 pour les salaires à Colmar, 34 J 127 à 132 pour ceux de Strasbourg et 34 J 133 pour ceux de Paris.
91. Sur les trois cent quarante-huit occurrences de projets attachés aux bureaux colmariens, seules deux cent trente-deux portent en vérité le nom de Stoskopf, les autres étant des projets menés indépendamment par Michel Porte.
92. Le fonds Stoskopf à Belfort se rapporte uniquement à l'activité exercée par l'architecte dans ce département de 1947 à 1976. Les dossiers y ont été déposés en 1985 et classés sous la cote 44 J. Ce fonds, moins volumineux que les fonds alsaciens, présente les dossiers de Stoskopf comme architecte conseil auprès des HLM et de la Ville. La majorité des dossiers abordent les activités de Stoskopf en tant que maître d'œuvre. Deux chantiers belfortains sont particulièrement intéressants et complets. Les dossiers de la cité Béchaud (44 J 19 à 50), tout d'abord, illustrent le projet depuis les esquisses préliminaires jusqu'aux phases de chantier entre 1953 et 1957. La reconstruction du centre-ville de Belfort, entre 1964 et 1976, est représentée à travers différents dossiers (44 J 61 à 93).
93. Entretien de l'auteur avec T. Nowak, 30 janvier 2014.
94. Au Centre d'archives d'architecture du XX^e siècle, on trouve deux fonds Stoskopf assez peu volumineux et hétérogènes, issus de dons de l'architecte en 1989.
95. D. VOLDMAN et A. FOURCAUT, « La Caisse des dépôts et le logement, une historiographie en chantier », *Histoire urbaine*, n° 3, 2008, p. 7-14.
96. P. LANDAUER, *L'Invention du grand ensemble... , op. cit.*
97. Voir *L'Architecture, L'Architecte, La Construction moderne* ou *L'Illustration*.
98. Voir l'étude de la réception de l'œuvre à travers ses sources imprimées, p. 101 et suivantes.
99. Voir la liste des entretiens réalisés par l'auteur, selon une méthode semi-directive, p. 321.
100. Ces entretiens ont été l'occasion de découvrir la maison familiale de Brumath. Un nombre important de ces documents restent en possession de la famille et y sont conservés (trente boîtes d'archives, un fonds photographique et des documents complémentaires). Le dépouillement de ces archives s'est avéré tout à fait fructueux afin de compléter le corpus des écrits de l'architecte (AFS).

101. Il s'agit, outre les projets d'études réalisés pendant la période de formation de l'architecte, d'une quinzaine de projets, parfois ambitieux, qui n'ont pas vu le jour en raison de contingences politiques ou administratives diverses.
102. Dans la production de l'architecte, outre la moitié des occurrences se référant au logement, on relève 16 % pour les projets d'équipements et d'institutions publiques et privées, 10 % pour les constructions à caractère commercial, 7 % pour les édifices à vocation scolaire et, enfin, 6 % pour les édifices à vocation culturelle.
103. Voir nos développements sur la part de Stoskopf dans la production globale de la SCIC p. 95.
104. M. FOUCAULT, « Qu'est-ce qu'un auteur? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, n° 63/3, 1969, p. 73-104.
105. P. BOURDIEU, *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil, 1994, 251 p.
106. B. RUDOFISKY, *Architecture sans architectes : brève introduction à l'architecture spontanée*, Paris, Chêne, 1977.
107. F. DOSSE, *Le Pari biographique : écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, 480 p.
108. G. LEVI, « Les usages de la biographie », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, vol. 44, n° 6, 1989, p. 1326.
109. A. PROST, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 86.
110. Sur les oscillations du personnage entre parcours singulier et constructions collectives, voir G. HEURÉ, « Gustave Hervé, cas pratique de biographie », *Le Mouvement social*, n° 186, janvier 1999, p. 15.
111. P. UYTENHOVE, « Qu'importe qui conçoit... », art. cité.
112. *Ibid.*, p. 585.
113. A. PROST, *Douze leçons...*, *op. cit.*, p. 158.
114. P. UYTENHOVE, *Marcel Lods...*, *op. cit.*
115. D. VOLDMAN, *Fernand Pouillon...*, *op. cit.*
116. P. UYTENHOVE, *Marcel Lods...*, *op. cit.*
117. J.-L. COHEN, *André Lurçat, 1894-1970 : autocritique d'un moderne*, Liège, Mardaga, 1995, 309 p.
118. J.-B. MINNAERT et D. DELAUNAY, *Henri Sauvage ou l'exercice du renouvellement*, Paris, Norma, 2002, 411 p.
119. H. ZERNER, *Écrire l'histoire de l'art : figures d'une discipline*, trad. J. Bouniort, Paris, Gallimard, 1997, 169 p.
120. Même étudié de façon directe, il reste un phénomène insaisissable; voir S. HOUDART, « Architecture en trompe l'œil », dans *Lieux de savoir*, t. II : *Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2010, p. 655-672.
121. S. TEXIER, *Georges-Henri Pingusson...*, *op. cit.*, p. 10.
122. D. ROUILLARD, « Histoire immédiate de l'architecture contemporaine et enjeux disciplinaires », dans *Discipline, visée disciplinaire*, Villeneuve-d'Ascq, École d'architecture de Lille, 2001, p. 149.
123. Voir les développements concernant ses écrits p. 119.
124. Voir à ce sujet R. MOULIN (dir.), *Les Architectes : métamorphose d'une profession libérale*, Paris, Calmann-Lévy, 1973, 311 p.